

L'éloquence de cantine

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **92 (1965)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-233851>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dans un spirituel article paru jadis dans la « Gazette de Lausanne » et reproduit par le « Foyer romand », Philippe Godet parle de l'éloquence de cantine qui sévissait pendant nos fêtes nationales.

Elle existe encore, mais s'est modifiée. Cependant, de nos jours, les discours sont moins longs qu'autrefois semble-t-il. Certes, l'écrivain neuchâtelois ne blâme pas nos grands banquets populaires où les plaisirs de la table se mêlent à la dégustation des meilleurs crus. Mais cela ne suffit pas. Après la troisième bouteille, on éprouve le besoin d'entendre des orateurs. Et puis, c'est encore une de nos manies de dîner en fanfare. Les accents brutaux des cuivres éclatent comme des tonnerres et détruisent toute conversation. Cependant, l'abus de l'éloquence est plus pénible que celui de la musique.

Quand on parle d'éloquence, on n'entend point comparer la rhétorique de cantine à celle de Cicéron. On parle souvent mal du haut de nos tribunes, c'est pourquoi on a la tendance heureuse à limiter les orateurs et à les laisser mieux se préparer.

Pour parler en public, il faut un talent supérieur, la haute distinction, l'autorité d'un grand magistrat, alors le public blasé s'aperçoit du changement et il écoute. Oui, il écoute, parce que la harangue a été étudiée, parce qu'elle évite tout ce qui est banal et laisse de côté les termes dont on a trop abusé et qui finissent par n'être plus que des « balançoires ». A force d'entendre les mêmes mots, on cesse de respecter les choses.

Un vieux proverbe de chez nous dit : *« Ce ne sont pas les vaches qui brâment le plus qui donnent le plus de lait. »*

N'oublions pas que les harangues inutiles, les phrases qui grisent l'esprit sans

le nourrir, ressemblent fort aux verres qu'on vide sans avoir soif. Cette rage de discourir, cette habitude des toasts est devenue si tyrannique qu'on s'ingénie à trouver, pour chaque banquet, des orateurs officiels.

Ils sont à plaindre ces orateurs qui ne désirent pas parler en public. Quand on n'a rien à dire, pourquoi vous forcer à prendre la parole ? C'est un des rôles les plus fâcheux auxquels puisse être condamné un honnête homme.

« Dans une petite ville, dit notre auteur, où les orateurs ne sont pas nombreux, il faut envoyer des ordres de marche aux victimes désignées. Car, hélas ! on les fait parler malgré eux. Ils lisent leurs discours et la foule ne les écoutait pas. Elle eût écouté peut-être une parole chaude et brève, mais pas un manuscrit. »

Puisqu'il y a des gens qui ne désirent pas parler en public et des auditeurs qui ne tiennent pas à les entendre, sachons mesurer les discours au strict nécessaire, veillons à ce que celui qui parle soit limité et ne dépasse pas la minute fixée. On a raison de dire que l'improvisation est une belle chose, encore faut-il qu'elle soit mûrie et ait toujours l'air d'être spontanée. C'est le seul moyen de fuir la banalité.

Heureusement que, de nos jours, on a mis un frein à cette éloquence de table qui a sévi trop longtemps. Et n'oublions pas que Ph. Godet, quand il écrivit cet article, avait subi dix jours de cantine et cinquante discours !